

bluets écrasés et trop mûrs et des racines amères. Mais un élément nouveau et irrésistible vint s'estomper presque à l'avant-scène du tableau et me força d'arrêter.

A quelques arpents de la route, au milieu d'une oasis de marguerites, sur le tronc d'un arbre renversé, un vieux était assis.

Ah ! le beau sujet pour le sculpteur d'un monument à la gloire de la colonisation. Précisément le vieux est dans l'attitude classique du Penseur de Rodin. Sans doute, il pense aux champs de blé qui s'étendront plus tard à la place de ces savanes et aux champs de toutes sortes de céréales qui remplaceront toutes ces forêts, ces savanes et les taillis d'alentour ? Mélancoliquement, notre rustique penseur lève légèrement la tête et nous regarde. Il semble le génie de ces solitudes qui n'en sont pas, du reste, puisqu'il est là. Car, en effet, la présence de ce vieillard nous avertit que nous sommes plutôt proche des habitations.

Je m'approche de l'homme.

"Il fait beau, hein ?

—Oui, ben beau, répondit-il.

Il alluma tranquillement sa pipe.

"Vous venez... à la chasse, ici ?

—Non, j'attends mon garçon qui est postillon et qui vient d'Honfleur ; il s'en va à Péribonca ; je m'en vas avec lui. Je suis venu icitte pour courir les taurailles qui se sont écartées dans les savanes... Sapristi ! midi, Jos retarde...

Derrière un pan de la forêt on entendait en effet les sons voilés d'une grosse cloche d'église qui sonnait l'Angelus du midi.

Nous étions aux portes de Péribonca.